

Article

« Le petit arbre »

André Berthiaume

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 74, 2003, p. 24-26.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/3644ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Le petit arbre

André Berthiaume

Une folie subite s'était emparée de lui. Une sorte d'illumination, un véritable coup de foudre. Chacun son chemin de Damas. Lui, le voilà terrassé par un petit arbre aux branches délicates. Il l'avait trouvé entre les revues et les cosmétiques.

Le figuier avait belle allure avec son tronc serpenté, tourmenté, émergeant de son petit vase bas sur pattes, flanqué d'un banal bouddha en plastique. Le tout en solde à 21,99 \$ — plus les taxes, évidemment.

Ses lectures, un peu lointaines il est vrai, du dalaï-lama lui étaient-elles revenues? En tout cas, il pensa que le petit arbre l'aiderait peut-être à ralentir son rythme de vie, à se concentrer davantage, avec plus d'intensité, en somme à vivre mieux. Et surtout, allez savoir pourquoi — où avait-il lu ça? sur quelle étiquette? —, à mettre une croix sur son passé d'enfant souffredouleur, d'ado couvert d'acné et solitaire, d'amoureux éconduit, de fonctionnaire aigri. Il en avait marre de ressasser de vieux trucs, d'anciennes images, sa relation tendue avec son père, tordue avec sa mère. Marre d'encombrer sa mémoire de vieilles rengaines, de ressentiments, de regrets, de culpabilités, d'obsessions. La vache dans le champ ne ruminait pas plus que lui, ça c'est sûr.

Un tout petit arbre pour entreprendre une nouvelle vie. Quelle ingénieuse trouvaille! Quelle astucieuse découverte! Qu'est-ce qu'on ne trouve pas à la pharmacie du coin!

Un feuillet d'instructions accompagnait le bonsaï. Il adorait ces feuilles — quand elles étaient traduites de façon intelligible — parce qu'elles disaient quoi faire. On devrait naître avec un mode d'emploi autour du cordon. Il passa une soirée passionnante, demi-besicles sur le nez, à lire les instructions. Il apprit des tas de choses, eut l'impression d'élargir son monde de façon notable, de découvrir un continent nouveau, tout un versant de l'existence qui jusque-là lui était étranger.

Les bonsaïs requéraient de la patience, du respect, de la douceur, de la minutie. Il lui faudrait se procurer un engrais contenant de la poudre d'os et du sang desséché. Des boulettes que l'on enfonce avec soin dans le terreau. Des pinces, une tenaille, des ciseaux. Un petit arrosoir à pomme. Un brumisateur. Comment résister à cet appel des mots qui chantaient dans ses oreilles, aux petits travaux thérapeutiques qu'ils préfiguraient ? Il lui faudrait s'initier au bouturage, au marcottage, au greffage. Le lexique horticole le projetait à cent lieues des dossiers du Ministère. C'était comme une fraîche brise matinale. Une nouvelle naissance.

Cette petite merveille de raffinement méritait un coin bien éclairé près de la fenêtre du salon, quitte à déplacer des meubles.

Le samedi suivant, le voilà de bon matin assis devant sa table de cuisine débordante de bouquins empruntés à la bibliothèque municipale. Plongé jusqu'au cou dans une abondante documentation sur les bonsaïs et les origines religieuses de ces arbres nains, aussi fascinants que des bonzes, et sur leurs effets apaisants, miraculeux.

« Foin d'un chien ou d'un chat, un bonsaï, ça ne miaule pas, ça ne jappe pas, ça ne fait pas de cochonneries, ça ne pue pas... et je parie que ça a le même effet thérapeutique ! »

Il se confierait à l'arbrisseau, lui parlerait de tout ce qui l'irrite dans son quotidien, des cellulaires, des grandes gueules, des jurons à la télé, du chewing-gum, des humoristes à la con, et quoi encore. Oui, le petit arbre l'accompagnerait jusqu'à la sérénité ultime, lui permettrait d'accéder enfin à la sagesse. Fermer les lourdes portes vermoulues de la mémoire, ouvrir les fenêtres aériennes du présent et sans doute du futur.

À un certain moment, la pièce où il effectuait ses recherches approfondies s'est assombrie et il pensa qu'il n'avait pas vu le temps passer, que la nuit était venue sans qu'il s'en aperçoive. Il se leva tout à coup pour faire la lumière, se retourna et se heurta à l'arbre qui avait poussé dans son dos en silence mais à la rapidité de l'éclair. Le petit arbre avait pris des proportions démesurées, ridicules, extravagantes, était devenu pieuvre géante,

le bonsaï délicat s'était transformé en baobab, il avait explosé en silence et poussé ses branches tordues jusqu'au plafond et aux fenêtres, occupant entièrement l'espace cloisonné.

Il rampa sous les branches basses, atteignit la porte de la cuisine qu'il réussit à ouvrir d'un vigoureux coup de pied et se précipita jusqu'à la remise, à l'extrémité de la galerie, en quête d'une hache.